

Le wallon fête ses 25 ans de reconnaissance

Nos langues régionales sont reconnues depuis 25 ans.

La fédération organise une fête. Julos Beaucarne,

chantre du wallon, en est le parrain. Rencontre.

● Catherine ERNENS

Il a au fond des yeux un secret que tout le monde connaît mais dont personne ne sait rien. Julos Beaucarne est aujourd'hui sur le fil de sa vie. Il parle par bribes. Il rit. Il est, par moment, perdu dans les étoiles. Le poète a 79 ans.

Le voici parrain de «La fête aux langues de Wallonie». La Fédération Wallonie-Bruxelles célèbre ce 26 septembre, jusqu'au 3 octobre, le vingt-cinquième anniversaire de la reconnaissance officielle des langues régionales. Pourquoi Julos Beaucarne ? «Parce qu'il a brisé les barreaux de la gayole dans laquelle les langues régionales s'étiolaient», écrivent les organisateurs.

Ça le fait rire. «Le wallon, je le parle, bien sûr, mais c'est pas tous les jours dimanche.» Il entonne joyeu-

«Ça va revenir, le breton est bien revenu. Et c'est merveille. Le wallon, c'est savoureux.»

sément *La p'tite gayole*. Son foulard rouge framboise lui serre le cou. Il n'en connaît plus toutes les paroles. Il a cette phrase fétiche pour rendre hommage à sa langue du terroir : «Le wallon, c'est le latin venu à pied du fond des âges.»

Vous saisissez ? «Le français c'est le wallon de là où Louis XIV est né. Si Louis XIV était né à Namur, toute la

«Le wallon est la langue de mon enfance. Mais j'ai la mémoire qui flanche.»

France et la Belgique parleraient le wallon de Namur», se réjouit-il. Petit, le wallon lui rinçait les oreilles. «Le wallon est la langue de mon enfance. Mais j'ai la mémoire qui flanche.» Il rit. Sa maman le parlait si bien. Son papa, aussi, en vendant des machines agricoles. «Mais moi je ne pouvais pas le parler. C'était interdit. Ce n'était pas assez relevé. C'était vulgaire. C'est triste. C'est comme ça qu'on a fait mourir notre culture», explique-t-il.

Et puis, soudain, il assure : «Ça va revenir, le breton est bien revenu. Et c'est merveille. Le wallon, c'est savoureux. Mais en spectacle je parle l'andouille, sinon rien d'autre. Ah si parfois le walanglais», s'amuse-t-il.

Dans son antre, sanctuaire de toute sa vie, les bibelots et créations s'empilent. Un papillon de fortune virevolte à la fenêtre en créant de curieux jeux de lumière. Julos s'est assis à la grande table de sa grande pièce de vie. Face à lui, le portrait d'une magnifique jeune femme, en noir et blanc. Sa femme. Loulou Brunfaut assassinée de 9 coups de couteau en 1975 par un jeune homme que la famille hébergeait.

Il la contemple, elle, grande et belle sur le mur de son salon.

«Elle est toujours là, oui. C'est elle qui me remonte chaque jour», souffle-t-il. Comment a-t-il fait chaque jour de cette vie pour distribuer la joie et les rires, les jeux de mots et les notes de musique, les spectacles et les trouvailles ? C'est un secret.

Il chuchote : «J'ai épousé la tristesse du monde.» Et puis, après un silence, «j'ai le contraire du rire dans la peau». Et encore, «on pleure dans ses larmes». La mort lui fait-elle peur ? Il dit : «La mort, elle est toujours sur mon chemin, la garce. On revient toujours sur la mort. On ne cherche pas. C'est comme ça qu'on s'en sort. La vie est triste au fond. Mais c'est elle qui nous ramène sur le chemin.»

Le 2 février 1975 est resté gravé dans les murs. «C'était ici, oui, dans cette maison», dit-il. Ses yeux se mouillent. Cinq jours plus tard, il chante à Wavre. Il compose alors la chanson *Pour Loulou*. Il écrit le texte *À mes amis bien aimés* qui sera lu dans toutes les églises. Il n'épousera jamais d'autre femme que Loulou. Il aimera désormais son public.

Il aura été le papa et la maman de ses deux enfants, Christophe et Boris. Le premier est devenu un grand cinéaste, nommé plusieurs fois à Cannes. Christophe Beaucarne est d'ailleurs le directeur de photographie du dernier film de Jaco Van Dormael, *Le tout nouveau testament*. Le second fils de Julos est Boris, devenu peintre. Des artistes. «Parce que c'est ça le bonheur. Parce que ça vient de l'âme», termine Julos, avant de claquer une bise comme un au revoir. ■

l'avenir.net

Julos Beaucarne et sa p'tite gayole :
www.lavenir.net/julos-gayole

Des antennes de télévision à l'Olympia

Deux amies accompagnent Julos pour cette interview. L'une sert le thé et les biscuits. L'autre, Claude, veille fidèlement sur lui. Les amis, et les amies, sont toujours restés serrés autour de Julos. Philippe Delorme, l'écrivain merveilleux de «*la première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*». José Van Damme, qui a fait résonner sa voix de baryton avec celle de Julos plus d'une fois.

Bernard Gillain, producteur à

la RTBF et fondateur avec Julos de feu le festival à l'abbaye de Floreffe, Le Temps des cerises. André Goose, l'immense grammairien. Barbara D'Alcantara «*Elle est très importante*», ponctue Julos. Elle sortira un album au printemps sur lequel Julos chantera.

Julos aura été prof de gym. Il aura placé des antennes de télévision sur les toits, avant de suivre des cours de théâtre. Et puis aura vécu de son art troubadour, hétéroclite et magnifi-

que. Claude lui rappelle l'Olympia de la fin des années 80. Les Français trouvaient très drôle ce chanteur qui causait en wallon. Il a voyagé en Inde, il a rencontré Mère Teresa. Dieu, il n'y croit pas. «*Mais les bières catholiques, ça oui*».

Il se prénomme Jules au départ «*comme mon grand-père qui était mon parrain*». C'est devenu Julos «*parce que je suis toujours hors des chemins habituels. C'est la vie qui me donne des coups de pied*». ■ **C.Ern.**

La Flandre ne reconnaît pas ses dialectes, elle

Jean-Luc Fauconnier, romainiste de formation, originaire de Châtelet, est tombé dans le wallon quand il était petit. «*Je suis bilingue français-wallon de naissance*», dit-il. Professeur de français à l'école normale de Charleroi, il crée un cours optionnel de wallon. «*Quand j'ai commencé en 1963, les étudiants comprenaient quasi tout des textes que je leur lisais. Vingt ans plus tard, il fallait presque tout leur traduire*», témoigne ce militant pour la sauvegarde du wallon.

Jean-Luc Fauconnier entre ensuite, en 1988, au cabinet de Valmy Féaux (PS), lorsque ce dernier était ministre-président de la «Communauté française

de Belgique». C'est Valmy Féaux qui fut le père du décret dont on fête le quart de siècle d'existence.

«*La situation du wallon est dramatique mais pas désespérée*, note Jean-Luc Fauconnier. *Le gallois aussi était en très mauvaise posture. Grâce à une politique dynamique, il est revenu. Mais il est vrai que le pays de Galles a une indépendance forte et est moins divisé que la Wallonie.*»

Encore un blocage communautaire

Une des mesures qui pourrait renforcer le wallon serait que la Belgique ratifie la «charte européenne pour les langues moins répandues». Mais cette signa-

ture traîne depuis vingt ans, sans grande volonté de la Flandre. «*On est à deux doigts de signer depuis vingt ans. Mais à chaque fois, il y a eu un gouvernement qui tombait ou un blocage quelconque. C'est à nouveau un problème communautaire. La Flandre ne reconnaît pas ses dialectes en tant que langues, contrairement à la Wallonie. Elle craint que l'"algemeen beschaafd Nederlands" soit attaqué*», rapporte Jean-Luc Fauconnier.

Cocasse car en Flandre, les dialectes sont bien plus vivants et parlés que les nôtres, au point de devoir sous-titrer bien souvent les journaux télévisés quand un Ostendais ou un Limbourgeois vient témoigner. ■ **C.Ern.**

« Nous vivons un suicide culturel »

Xavier Istasse, vous signez un documentaire qui est un vibrant plaidoyer en faveur du wallon. Pourquoi ?

A la suite du documentaire que j'ai produit sur les Wallons aux États-Unis, *Wallons du Wisconsin*, j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup à dire sur les Wallons d'ici. Le wallon est en train de mourir et tout le

monde laisse faire. La moitié des 6 000 ou 7 000 langues au niveau mondial vont mourir dans les dix ans à venir. Or quand on renie notre langue, on renie notre identité. Nous sommes en train de vivre un suicide culturel. Toute langue qui se meurt, c'est une bibliothèque qui disparaît. Au-delà, la perte de nos langues régionales nous a impactés dans notre dynamisme économique. Déficit d'identité et déficit éco-

nomique sont liés.

Mais vous montrez qu'un mouvement de résistance s'est installé.

Oui. Je voulais faire le tour des gens mobilisés autour du wallon. J'ai privilégié les jeunes qui le parlent. On a été victimes d'un interdit dans les années 50. Mais ça devient de moins en moins ringard. Des ados le parlent aujourd'hui. Pour eux, c'est juste marrant, pas du tout grossier.

Le film met en lumière la

beauté du wallon. On vouvoie en wallon. Tutoyer est très impoli. Il n'y a pas de mot abstrait en wallon. Tout se dit en expressions et en images. C'est super-parlant et savoureux.

Il y aurait un retour aux dialectes d'origine ?

Il existe un mouvement général en Europe de retour vers nos cultures d'origine avec la question de l'identité.

Il y a un retour au wallon. Mais les forces vives, peu nombreuses, sont divisées entre el-

les. On est mal barrés. On assiste à une guerre entre les académiciens qui ne veulent pas toucher à une virgule des particularités locales et les autres qui défendent une version normalisée. Il existe une version écrite commune du wallon qui respecte les différences à l'oral. Une seule graphie permet de le dire à la liégeoise, à la namuroise,... Les jeunes sont plutôt du côté de ce wallon refondu. Ils veulent s'inspirer de ce qui se fait en Bretagne où il y a une seule langue bretonne, c'est plus fédérateur. ■

C. Ern.

► «Le bout de la langue» à voir sur la RTBF le 23 septembre à 22h25 sur La Une télé (RTBF) ; le 24/09 à 21h35 et le 29/09 à 22h40 sur La Trois.

► Et puis aussi, le 24/09 au Centre Culturel de **Rochefort**

► le 27/09 au Ciné Le Parc à

Charleroi

► le 28/09 à la Maison de la Culture de **Marche-en-Famenne**

► le 29/09 au Musée de la vie Wallonne à **Liège**

► le 03/10 au Centre Culturel Régional de **Namur** (anciens abattoirs de Bormel)

► 16/11 au Centre Culturel de **Ciney**

► le 01/12 au Centre Culturel de **Gembloux**

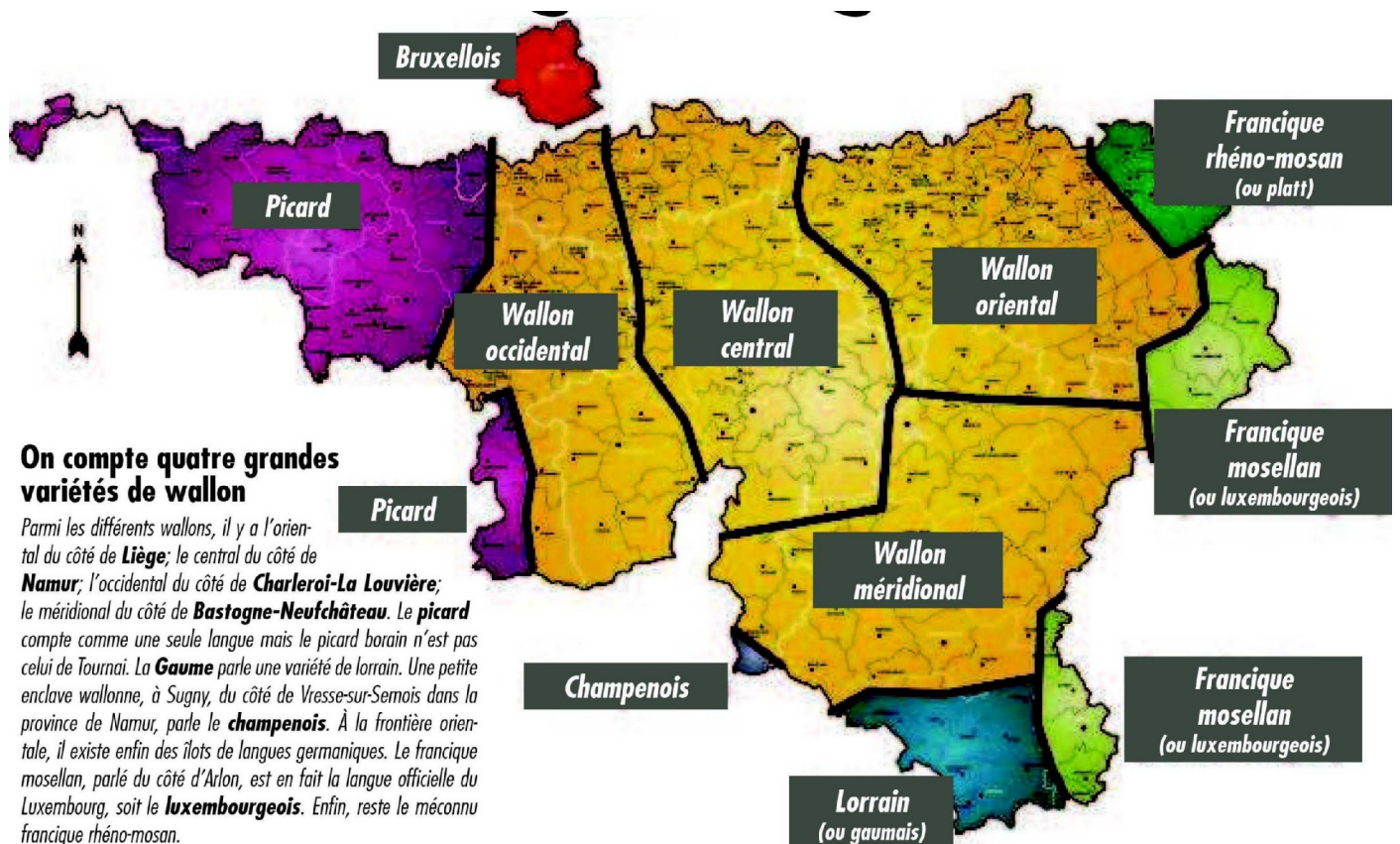
« Le capital sympathie se renforce au fur et à mesure que ces langues se déforcent. »

Nadine VANWELKENHUYZEN

1990 Un décret donne un statut aux langues régionales de Wallonie.

On compte en Wallonie neuf langues régionales

Nos neuf langues régionales



Sketter, spiter, berdeller, biquer, stitcher

En 1920, dans 73 % des communes, 90 % de la population parlait wallon ou une langue régionale.

10 % d'entre nous en ont encore une connaissance.

● Catherine ERNENS

Le 24 décembre 1990, un décret donnait un statut aux langues régionales de Wallonie. Ces dernières sont co-officialisées à côté du français. «*Ni la Flandre ni la Communauté germanophone n'ont donné un tel statut à leurs dialectes. Par ce décret, la Communauté française s'est engagée à protéger ces langues et à les promouvoir*», explique Nadine Vanwelkenhuyzen qui dirige le «service des langues régionales endogènes» de la fédération Wallonie-Bruxelles. Des subsides sont accordés depuis lors pour promouvoir nos langues régionales.

L'Unesco a réalisé un Atlas des langues menacées dans le monde. Les derniers chiffres fiables remontent à 1920. À l'époque dans 73 % des communes wallonnes,

plus de 90 % de la population utilisait de préférence le wallon ou une langue «endogène» dans ses contacts avec l'administration communale. Aujourd'hui, moins de 10 % de la population en aurait encore une connaissance et elle est souvent passive (on comprend, on parle peu).

«Langue sérieusement en danger», selon l'Unesco

Selon le groupe d'experts du programme Unesco sur les langues en danger dans le monde, sur une échelle se déployant de 0 (langue éteinte) à 5 (langue sûre), le degré de vitalité de nos langues régionales se situerait entre 2 (langue sérieusement en danger) et 3 (langue en danger).

«*Le capital sympathie se renforce au fur et à mesure que ces langues se déforcent*», affirme Nadine Vanwelkenhuyzen.

Et d'écrire : «*Qui ne connaît les mots bleffer, broubeler, cougnou, ducasse, sketter, spiter ou spirou, lesquels sont tous d'ori-*

gine dialectale ? De même, les Macralles de Vielsalm, les Blancs Moussis de Stavelot, la Haguète de Malmedy ou les Chinels de Fosses-la-Ville portent tous un nom wallon.»

Des «îlots de résistance» subsistent dans la vie associative et culturelle, signale-t-elle. Chaque année, plus de 300 000 spectateurs assistent aux représentations théâtra-

les organisées par quelque 250 troupes de comédiens amateurs d'expression régionale. Des passionnés ont aussi développé des sites, des blogs, des forums de discussion et même un Gôgueule et un Wikipédia en wallon. D'autres diffusent sur les réseaux sociaux des parodies wallonnes de Prison break et de Star wars. ■

«Huskes papiere» s'écrie-t-il dans les toilettes du notaire

Le professeur d'université devait aller aux toilettes. Il était de passage chez son notaire dans le village d'Aubel. Il s'écrie : «Huskes papiere!» («quel papier !») Dans les feuillets coupés en quatre qui faisaient office à l'époque de papier WC, il venait de retrouver «La légende de Saint-Servais» écrite en 1100 par Weldeke, le premier de nos ménestrels. Cette légende était écrite dans une langue que quelques irréductibles parlent tou-

jours dans l'est de notre Wallonie : le «platt». Voilà l'étonnante histoire que rapporte l'historien Thomas Lambiet.

Le «platt», le «plattdeutsch», le francicarolingien, est le patois du comté de Dalhem, incluant Blegny, Fouron-Saint-Martin, Aubel... Un mélange étonnant, un résumé de belgitude qu'on entend encore sur les marchés du dimanche. «*Il s'agit d'un dialecte germanique, de transition, qui n'a rien à voir avec le wallon. Le*

néerlandais tel qu'on le connaît aujourd'hui est venu bien après», explique Thomas Lambiet.

Comme pour le wallon à de multiples endroits, depuis 2008, des cours de «platt» ont repris à Montzen. «*Nous cherchons à maintenir un patrimoine local qui se perd. Nos cours du soir réunissent entre 15 et 35 participants, répartis en trois niveaux*», rapporte Didier Bonni, responsable de l'agence de développement local de Plombières. ■ **C.Ern.**